

LE DISCOURS DU PROPHÈTE PROPHÉTIE ET FIGURES DE L'AUTRE

(extraits)

par Cristina Jöchler

Or, puisque de nos jours,
nous n'avons plus de prophètes, que je sache...
Spinoza

Parler du présent

Comment parle-t-on du présent, aujourd'hui ? Et que dit-on ? Déploie-t-on que « le monde va de mal en pis » ? Si c'était le cas, rien de nouveau : « Telle est la lamentation qui se lève de partout, vieille comme l'histoire », observait Kant il y a plus de deux siècles¹. Pourtant, dans la répétition de cette vieille plainte, il y a peut-être quelque chose de nouveau.

Pour commencer, « le présent » existe-t-il ? Une telle généralité doit être circonscrite, en sous-entendant à chaque fois une spécification: la société, la culture, la politique, l'économie du présent... A bien y regarder, il s'agit des aspects d'une discussion qui s'est développée, et qui se développe encore, sous le nom de post-modernité, vers laquelle convergent les différents apports de nombreuses disciplines : de l'analyse du capitalisme post-fordiste à celle des sociétés dites de l'information, aux problématiques de la subjectivité post-moderne, redéfinie à travers de multiples propositions théoriques (l'homme flexible, l'homo sacer assujéti aux bio-pouvoirs, le sujet clivé, pour n'en citer que quelques-unes)².

Plus récemment, à côté de la notion de post-modernité a fait son apparition celle de post-humain. Celle-ci relance la question : et quoi « post » ? vers une frontière qui sera difficilement franchissable, au moins pour un bon bout de temps. Le préfixe post, quant à lui, renvoie à l'idée d'une fin déjà arrivée; idée sur laquelle la culture occidentale se mesure depuis toujours. Dans les années quatre-vingt Derrida soulignait que le thème eschatologique, soutenu par l'éloquence du ton apocalyptique, est intrinsèque au discours philosophique occidental, qui dès le début a été scandé par des vagues successives de discours sur la fin³. Mais dans le cas du deuxième des deux « post » cités ci-dessus, il y a une difficulté supplémentaire : s'il est déjà ardu pour nous de comprendre ce qui suit le moderne, nous, humains, sommes encore moins en mesure de nous représenter ce qui peut arriver après l'humain. Si la riche production d'images au sujet de l'intelligence artificielle, du cyber-corps, du monde des simulacres que nous habiterions sans le savoir fournit un terrain fertile d'exercices mentaux qui ne devrait pas être dédaigné par les philosophes (au moins les continentaux, vu qu'il est souvent battu par les analytiques), on doit reconnaître qu'elle nous parle plus de l'humain, de ses craintes et de son éternelle expectative de jouissance, que de ce qui devrait lui succéder.

Qu'il s'agisse de la fin du moderne, de l'histoire ou de l'humain, ce que l'on peut constater en général comme condition présente est une lacune du savoir sur ce qui ne dépasse pas seulement l'expérience et la tradition mais qui excède jusqu'à notre être. Or, cette lacune, ce vide qui s'est ouvert dans le savoir de l'homme sur l'homme – sur son destin et même sur la possibilité de transmettre un destin aux générations futures – risque d'engloutir non seulement la possibilité de parler, mais aussi celle d'agir. On dirait que c'est à cause de ce risque que les mots prolifèrent. Mais si la prolifération est le symptôme d'un malaise, pour comprendre ce dernier on devra s'interroger précisément sur les formes que le symptôme assume, en en déterminant les traits spécifiques.

Les époques de crise, depuis toujours, ont généré de vrais et de faux prophètes. Dans des périodes de transition où l'on s'interroge anxieusement sur le futur et où l'on souffre d'un manque de projets, le discours sur le présent tend à être accueilli et à se proposer dans quelques cas comme dire prophétique⁴. Pas nécessairement apocalyptique, comme celui que Derrida notait en philosophie; même s'il est vrai qu'apocalyptique et messianisme sont contigus, et en superposition partielle avec le prophétisme. Cette contiguïté sera analysée par la suite. A ce point une question s'impose : est-il possible, aujourd'hui, de parler prophétiquement ?

Pour élaborer une réponse il faut d'abord déterminer ce qui constitue la spécificité du prophétisme, au-delà de (mais pas 'abstraction faite de') la générique acception populaire qui le définit comme un discours sur le futur. Car, s'il est certain que c'est vers le futur que le prophète porte son regard, il n'en est pas moins vrai qu'il vise au présent. D'autre part, la qualité prophétique de tout discours sur le futur reste encore à établir. Le technicien aussi parle du futur; c'est son rôle de faire des projections

grâce à la capacité de projeter qui est le propre de la technique. Médecins, biologistes, ingénieurs, écologistes, etc. sont tous engagés dans une prévision qui, puisant des données actuellement disponibles, semble être autant nécessaire qu'inaccessible. Mais naturellement ceci n'est pas du prophétisme. Tout comme ne l'est pas le discours du sociologue, ou en général celui du spécialiste des sciences humaines qui s'efforce de déchiffrer les signes du nouveau. Pour comprendre la particularité du dire prophétique il est nécessaire qu'on se rappelle que la prophétie n'est pas seulement un texte pourvu d'un message, mais qu'elle est tout d'abord un genre particulier de discours.

Sous cette perspective on n'interrogera pas l'objet de la prophétie, ses contenus, mais sa nature de pratique discursive, de même que les implications que son usage comporte pour la communauté des destinataires. C'est-à-dire, pour nous tous, « post ».

...../.....

Prophètes et sophistes

Si cette reconstruction est correcte, on pourra en tirer certaines conséquences. Etant caractérisée par la perte de la foi (en Dieu et dans le monde, d'une manière égale et complémentaire)³³, la condition postmoderne est constitutionnellement inapte au prophétisme. Le nihilisme irréversible qui caractérise la culture du capitalisme mondialisé semble plutôt se prêter à un type de discours qui est opposé, sous plusieurs aspects, au prophétisme : le discours sophiste. Si le prophète soutient et fait surgir la figure de l'Autre, le sophiste la fait au contraire disparaître en même temps que toute forme de transcendance. La confrontation entre les deux discours, celui du prophète et celui du sophiste, soulève des questions d'importance non secondaire. La parole du sophiste s'arroge, elle aussi, la capacité d'être efficace. L'entière discussion platonicienne

autour et contre la sophistique (confiée, et ce n'est pas un hasard, au personnage de Socrate) se fonde sur l'opposition entre l'efficacité de la technique sophiste (à laquelle Platon nie même la dignité de technique, pour la réduire à une simple pratique de séduction: *empeiria*, *kolakeia*)³⁴ et la force de la vérité. En ce sens les dialogues qui voient la compétition entre Socrate et les sophistes sont l'arène d'une lutte formidable entre deux modalités incompatibles de la parole efficace. Mais, alors que le sophiste, ou son élève, est capable d'induire à l'action selon ses propres intentions, le prophète induit un changement, plutôt qu'une action. Il ne s'agit pas tant d'agir que de modifier sa conduite.

C'est peut-être pour cela que le mode prophétique d'énonciation a l'air de convenir à notre condition « post ». A l'épreuve, la sophistique semble moins actuelle qu'elle n'apparaissait au premier abord. Le sophiste induit à l'action selon un certain plan qu'il voit clairement, même s'il se réduit à un intérêt personnel et basement matériel (ou mieux, exactement parce qu'il s'y réduit). Faute d'un projet d'action quelconque, condition qui caractérise le sujet réflexif occidental d'aujourd'hui, on finit par rêver d'un changement non pas de comportements déterminés, mais qui se veut comme le changement absolu. Cet objet de désir indéterminé et vide arrive à se présenter sous la forme d'une apocalypse crainte mais aussi évoquée avec une jouissance subreptice³⁵.

Or, le trait commun aux diagnostics sur l'état du présent est la constatation d'une diffusion de jouissance fautive et mortifère. La lamentation sur la décadence du symbolique n'est que la conséquence de l'observation que, dans les sociétés du marché, on jouit trop et mal : d'une jouissance inique, porteuse de mort à ceux qui en sont exclus et annonciatrice de malheur à ceux qui la pratiquent. Le ton apocalyptique et l'attitude prophétique, à ce point, deviennent inévitables. Le sujet postmoderne donc, qui par son appartenance à cette époque serait destiné naturellement à être sophiste, se prend pour sujet prophétique.

Sous peine de ridicule, personne ne revendiquerait pour soi-même un pareil rôle. Pourtant, c'est la structure même du discours qui finit par attirer dans ses formes ceux qui se mesurent avec un diagnostic sur ce qui se passe aujourd'hui sur la scène mondiale, et spécialement les plus attentifs, les plus sensibles à la crise et ses aspects. Mais une telle structure est maintenant une forme vide. Le prophète, en absence de l'Autre divin, n'est qu'un ventriloque. Seulement là où le grand Autre est solidement enraciné dans la croyance collective, la voix prophétique peut causer des remous.

Tel est l'enseignement que la psychanalyse, fonctionnant comme instance critique, peut nous livrer. Pour sa part, surtout au début, la psychanalyse a joué elle aussi un rôle prophétique, semblant promettre une réconciliation du sujet humain avec soi-même. Réconciliation qui ne serait qu'une autre des figures possibles de la plénitude. Ce moment est passé, et à vrai dire il était fondé sur une équivoque. Freud, le père fondateur (qu'à ce point on devrait éviter de nommer prophète), parlait en termes explicites de « malheur commun » comme alternative à la misère névrotique.

Mais d'un autre côté, la psychanalyse nous met en garde aussi contre l'effet sophiste. La suggestion ne dure pas, elle nous prévient ; c'est précisément de l'expérience de ce fait que Freud a pu trouver l'accès à un savoir de l'inconscient. Dans ses plus récents avatars (qui seront à chercher le plus souvent dans le contexte des savoirs techniques de la communication au service du marché), le sophiste peut induire des comportements immédiats, mais il ne contrôle pas pour autant le réel de la jouissance, dont il ne peut que seconder les mouvements.

L'apport de la psychanalyse sera donc de nous prévenir contre toute attente de jouissance pleine et contre les prophéties qui nous y induisent. On en trouve des exemples dans le milieu de la culture cyberpunk, avec ses annonces de l'imminence de possibilités inouïes et incalculables de jouir d'un corps post-humain, s'interpénétrant de machines ou projeté dans des dimensions imaginaires (virtual reality, etc.). Une jouissance perverse, évidemment, qui nie la castration symbolique constitutive de l'être humain et qui trouve dans ses liens avec la souffrance non pas une limite, mais une sorte de renforcement.

Mais elle nous préviendra aussi contre la prétention contraire, de nous vider de toute jouissance. La kénosis est soutenable seulement dans une construction théologique, contrebuté par l'Autre, qui maintient sa fonction quoiqu'on veuille en vider la figure. Il faut que le sujet ascétique puisse jouir au moins de son ascèse. Le risque, en ce cas-là, est qu'on jouisse de l'annonce que toute jouissance est impossible. Mais la pulsion ne se contente pas d'annonces. L'intellectuel est incarné lui aussi dans un corps vivant qui bouge dans un espace de biens.

Le discours de qui, sans être nécessairement un psychanalyste, se prévaut de la contribution de la psychanalyse comme d'un instrument indispensable pour parler du présent, ne pourra donc pas relever du discours prophétique. Par conséquent, sa tâche n'est pas celle de parler de la jouissance selon un dire performatif, ni du côté de l'interdiction ni de celui de la promesse. L'intellectuel (si nous voulons restituer un sens à ce terme ainsi compromis, mais qui présente l'avantage substantiel de permettre le franchissement des barrières académiques entre les différentes figures de la pensée) peut seulement produire une critique des modes actuels de la jouissance. Mais cette critique comporte aussi qu'il s'interroge sur la possibilité d'une jouissance praticable, qui ne soit ni mortifère ni inique. C'est une telle critique, dans le négatif comme dans le positif, qui constitue depuis toujours son domaine de prédilection.

A bien y regarder, c'est un domaine plus vaste qu'il n'y paraît.

Cristina Jöchler